

A photograph of a man carrying a young child in a snowy forest. The child is wearing a green hooded jacket, a red knit scarf, and green mittens. The man is wearing a dark jacket and a cap. They are standing in a snowy landscape with evergreen trees under a clear blue sky.

In the wood for love
L'histoire d'une Française expatriée
au cœur de l'Alaska
par Judith Lorenz

numéro 11 | 2015

l'autre voie

[extrait]

l'autre voie

extrait | numéro 11 | 2015

L'autre voie est la revue annuelle publiée par
La croisée des routes | association Déroutes & Détours,
17 rue des Orphelins 67000 Strasbourg
lacroiseedesroutes@gmail.com

Directeur de la publication : Joël Isselé

Rédacteur en chef : Franck Michel

Suivi de la publication : alain walther

Crédit photographique : auteurs des articles, sauf mention contraire

Mise en pages : sylvie pelletier/ L'intranquille

ISSN 2260-4723

© 2015 – tous droits réservés

Les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.



www.croiseedesroutes.com

Plateforme culturelle de partage autour du voyage à l'esprit farouchement nomade

IN THE WOOD FOR LOVE

L'histoire d'une Française
expatriée au cœur de l'Alaska

par Judith Lorenz

*« Le but du voyage ?
Aucun, si ce n'est de perdre son temps
le plus féeriquement possible. Se vider, se dénuder
et, une fois vide et nu, s'emplir de saveurs
et de savoirs nouveaux. Se sentir proche
des Lointains et consanguin des Différents.
Se sentir chez soi dans la coquille des autres.
Comme un bernard-l'hermite.
Mais un bernard-l'hermite planétaire. »*

Jacques Lacarrière

Il fait -40 °C au thermomètre extérieur ce matin. Tout comme les Inuits possèdent cinquante façons d'exprimer le mot « neige », « froid » est un mot rempli de nuances. Une notion que l'on connaît à peine lorsque l'on a grandi en Normandie. Sortir du lit est un acte de bravoure. Le feu s'est éteint durant la nuit. Le premier acte de survie est de remettre du bois dans le poêle, seule source de chauffage de notre chalet d'une pièce (9 x 5 m). Le bois est dehors, tout comme les toilettes. Ici il n'y a pas d'autre façon de procéder que d'affronter le froid à bras-le-corps. Un de ces matins où je me demande encore comment j'ai bien pu en arriver là ? Je ne supporte pas d'avoir froid !

Je dois mon arrivée en Alaska grâce à la Corse. Deux régions aux antipodes qui se sont rejointes inopinément. Petit retour en arrière cinq ans plus tôt, où à la sortie de mon master en

tourisme durable à l'Université de Corte, mon chemin croise celui du Capt'ain Phil. Installés avec sa famille dans le Vieux Port de Bastia, ils vivent à bord du Manguier, un ancien remorqueur de la Marine nationale reconverti en maison flottante. Phil et Cécile sa compagne préparent une expédition maritime visant à rejoindre le Japon depuis la Corse en empruntant le mythique passage du Nord-Est, c'est-à-dire en longeant les côtes de Sibérie pour rejoindre le Pacifique via le Détroit de Béring. Ils souhaitent pour cela munir leur remorqueur de deux mâts bipodes afin que l'apport de voiles améliore le rendement du moteur.

Au début, je ne suis là que pour aider à rassembler des fonds pour l'expédition. Il s'agit de monter des séjours en Norvège afin d'accueillir à bord des équipiers partenaires lors du passage du Manguier le long des côtes norvégiennes. De fil en aiguille, je décide de les aider à trouver des sponsors pour l'approvisionnement d'un an de vivres de bord, et tant qu'à faire avec des produits issus de l'agriculture biologique et/ou corse ! Partageant avec les Mangonautes le même goût pour l'aventure et la mer, je suis finalement invitée à faire partie de l'équipage pour l'intégralité de l'expédition.

Six mois de préparatifs sur Bastia auxquels suivront six mois de voyage, d'avril à septembre 2009. Notre périple est raconté dans un très beau livre : « *L'insensé périple d'un remorqueur à voile de Corse en Alaska par la route des Glaces* » (éditions des Mangonautes). Un ouvrage coécrit par l'équipage, plein d'humour et agrémenté de recettes de cuisine glanées au fil des escales.

La dernière surprise de ce voyage est sa destination : au lieu du Japon, c'est en Alaska que nous débarquons. Notre équipage étant devenu trop réduit, et la saison des cyclones approchant, les côtes d'Alaska sont ce qu'il y a de plus proche après celles de la Tchoukotka. Nous préparons le bateau à hiverner à Sand Point, une petite île au sud des Aléoutiennes. L'équipage débarque alors, chacun repartant chez soi, en France. Le capt'ain Phil et sa famille reviendront hiverner à bord après Noël. Nous nous étreignons sur les quais de Sand Point après un an de vie commune. Nous faisons désormais partie de la même famille. Une belle page se tourne...

Je n'ai quant à moi aucune envie de rentrer de suite ! Après avoir mis six mois pour faire un demi-tour du monde par la mer, je ne peux concevoir de rentrer en France en douze heures d'avion. Le retour serait trop brutal, comme tranché dans le vif. Je souhaite continuer le tour du monde. Boucler la boucle en bateau, en prenant le temps qu'il faut. Aucun itinéraire précis, aucune date de retour. Quand on a vécu en bateau, on prend vite goût à la vie nomade. Mon plan est de gagner assez d'argent pour acheter un voilier et continuer la route, seule ou avec des amis, et éventuellement rallier la France, un jour. Ça n'est que le début d'une aventure.

Prendre
le temps de digérer
ce voyage en mer,
de recharger
les batteries pour
la prochaine étape...

Pour autant, après avoir changé de port presque tous les jours pendant les six derniers mois, je ressens le besoin de me poser quelque part. De prendre le temps de digérer ce voyage en mer riche en émotions, de recharger les batteries pour la prochaine étape. Le peu que j'ai vu de l'Alaska invite à la découverte. Tout y est démesuré. Cela donne envie de se perdre un peu dans ces grandes étendues sauvages. Je n'ai que trois sous en poche, mais pas d'inquiétude. Aussitôt débarquée sur Anchorage, je m'inscris sur deux sites : le *couch surfing*, qui permet d'être logé gracieusement chez l'habitant, pour vivre une vraie rencontre avec des locaux et connaître tous les bons plans du coin. Ainsi que le *Wwoofing* (*World-Wide Opportunities on Organic Farms*). Le principe est de se porter volontaire dans une ferme biologique en échange du gîte et du couvert pour une période minimum de deux semaines. Le *woofing* semble être l'un des meilleurs moyens de voyager pour tous les jeunes sans ressource, mais curieux du monde, ouverts à tout et débordants d'enthousiasme ! Être *woofer* donne l'immense chance de découvrir et d'apprendre à connaître un coin du monde dont on n'aurait jamais imaginé l'existence, tout en partageant avec des personnes d'une autre culture leur vie au quotidien. Tous les ingrédients d'un voyage en dehors des sentiers battus.

Lorsque je commence à étudier l'annuaire des fermes d'Alaska, le choix est vite limité, car la plupart des hôtes n'ont plus besoin de volontaires dès mi-septembre, fin de la saison d'été. Nous sommes mi-octobre... Très vite je choisis d'aller chez Matt, mon



La chaîne de Wrangell compte plus de vingt sommets dépassant les 4000 m et plusieurs volcans actifs.

hôte, lorsqu'il m'apprend que sa vente de légumes est déjà terminée, mais qu'il a toujours besoin d'un coup de main pour entraîner ses chiens de traîneau l'hiver. Deux jours plus tard, je débarque à Kenny Lake, à 4 h 30 de route d'Anchorage et de la civilisation. Si tout se passe bien avec mon hôte, je souhaite rester en Alaska jusqu'à l'expiration de mon visa (trois mois) puis rejoindre le Canada pour aller travailler sur Vancouver.

Matt habite au milieu des bois, à 2 km de la route principale via une piste de terre battue, sans voisinage. 360° de forêt boréale et de montagnes en arrière-plan. Plein est, plus de 200 km sans rencontrer une âme qui vive : la Copper River, mondialement célèbre pour ses saumons sauvages, est à deux heures de marche dans les bois. De l'autre côté des rives se trouve le plus grand parc national des États-Unis : Wrangell St-Elias National Park, s'étirant de l'un des plus hauts sommets du pays, Mont St-Elias (5489 m) à l'Océan Pacifique. La chaîne de Wrangell compte plus de vingt sommets dépassant les 4000 m et plusieurs volcans actifs. La vue qui s'offre au visiteur en descendant vers la vallée menant sur Kenny Lake est tout simplement à couper le souffle. Les sommets ne sont qu'à une soixantaine de kilomètres à vol d'oiseau, mais ils sont emprunts d'une aura impénétrable. Même après des années, ce panorama fascine toujours, lorsque quatre des plus grands sommets de la chaîne viennent percer le ciel bleu de leur neige éternelle : Mont Drum, Sanford, Wrangell et Blackburn.

Mon premier hiver alaskan se passe en immersion dans les bois, totalement coupée du monde, dans un petit chalet sans eau courante ni relié au réseau électrique. Le confort est rudimentaire, mais quand on a habité sur un bateau pendant un an, cela n'a rien d'insurmontable. En fait, vivre sur un bateau ou au milieu de la forêt par froid extrême présente beaucoup de similitudes. L'un comme l'autre, demande à être autonome, débrouillard, économe en énergie, adaptable à toutes les situations. Après six mois, ainsi entourée d'eau, me voilà entourée d'arbres, à perte de vue. Le silence qui règne dans ce coin du monde est indescriptible. Il remplit l'être de calme intérieur.

Ne connaissant rien des chiens pour n'avoir pas grandi avec, je découvre vite que les douze chiens de Matt possèdent chacun leur personnalité, leurs qualités et leurs défauts !



Je prends vite goût au chien de traîneau ou « *dog mushing* », un sport plein d'adrénaline et de surprises.



Mes trois mois défilent vite. Tout est à apprendre dans ce monde nouveau. Je prends vite goût au chien de traîneau ou *dog mushing*, un sport plein d'adrénaline et de surprises. C'est un rêve d'enfance qui se réalise. Après une courte introduction aux principes de base, Matt me laisse sur le traîneau avec six chiens dès la première sortie. Une seule règle d'or : quoi qu'il arrive, ne jamais lâcher son traîneau (ce qui reviendrait à perdre son attelage) ! On peut tomber, se faire traîner dans la poudreuse ou sur la route sur des centaines de mètres, il faut s'accrocher de toutes ses

forces à la poignée du traîneau et trouver un moyen de se relever ou de stopper l'attelage. Ne connaissant rien des chiens pour n'avoir pas grandi avec, je découvre vite que les douze chiens de Matt possèdent chacun leur personnalité, leurs qualités et leurs défauts ! Avant le départ, c'est une horde bruyante et surexcitée qu'il faut harnacher un par un. Leur excitation est contagieuse. Une fois partis, c'est le grand calme. Les animaux mettent toute leur énergie dans la course. Le chemin mène directement en pleine forêt : une piste pleine de virages et de pièges parfois (arbre en travers, branches qui s'accrochent aux vêtements ou aux mains au risque de vous renverser en arrière). Quand tout se passe bien, le *dog mushing* devient une méditation en plein air, une communion avec la nature et les éléments. Comme si notre corps ne faisait plus qu'un avec l'attelage, la forêt, le monde. Le souffle rythmé des chiens, les patins du traîneau qui glissent sur la neige, l'air glacial sur le visage font que tous les sens sont en éveil. Les pensées disparaissent et on se sent intensément dans le présent. À cela s'ajoute un indescriptible sentiment de liberté absolue ! Une expérience que l'on a envie de renouveler tous les jours, quelles que soient la météo et les mésaventures de la veille.

À côté de mon entraînement quotidien, je travaille sur un projet de construction avec Matt, le chalet de vacances de ses parents. J'apprends les bases de la charpenterie et me régale, même lorsqu'il faut poncer dehors par -20 °C !

Et puis, il se trouve que mon hôte est charmant. Matt est un géant barbu, montagne de force, de calme et de sérénité. Je n'étais pas venue chercher l'amour, mais voilà qu'il se présente au moment où j'ai le plus envie d'être sans attaches !

Pour autant, je rêve encore de voyages et mon visa expirant, je dois quitter l'Alaska, promettant d'y revenir. En février 2010, je pars pour Vancouver, faisant le long trajet en bus à travers l'Alaska et le Canada. J'arrive en pleine effervescence des Jeux olympiques d'hiver. Mon visa d'un an vacances-travail en poche (une formalité pour les 18-30 ans), je travaille durant quatre mois d'arrache-pied pour m'offrir un voilier. Je trouve le job de mes rêves en travaillant sur un chantier de bateaux. J'imagine

Dans
un voyage, à quoi
servent les plans
sinon à être
changés !

trouver mon voilier, l'installer sur le chantier et habiter dessus le temps qu'il faudra jusqu'à ce qu'il soit prêt à naviguer, profitant du matériel et de l'expérience des collègues. Un plan parfait !

Mais... le choix du cœur vient supplanter mon « plan ». Dans un voyage, à quoi servent les plans sinon à être changés ! Je décide de retourner voir mon géant d'Alaska une quinzaine de jours à la fin du printemps. Cela me permet de découvrir également la région sous une autre saison. Le contraste est frappant : soleil de minuit, verdure qui pousse à vue d'œil et température d'été étonnamment agréable (jusqu'à 25 °C certains jours). Matt

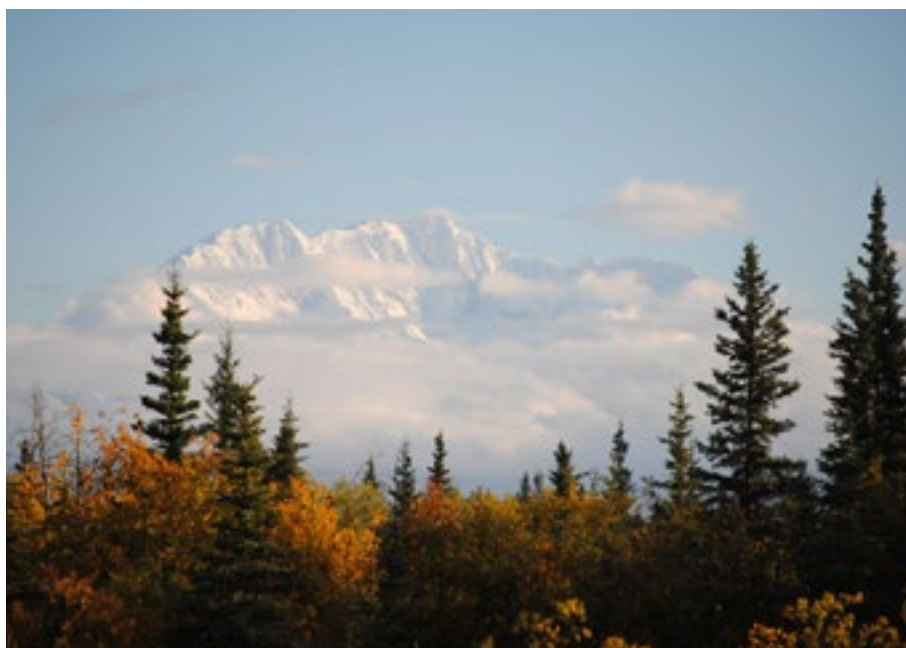
m'a également réservé une surprise : il a trouvé pour une bouchée de pain un petit voilier de 9,5 m à restaurer. Ça n'est pas le voilier de mes rêves, mais je pourrai toujours m'y faire la main. On décide de l'acheter ensemble.

Je rentre finalement en France pour l'été, le temps de revoir famille et amis après plus d'un an de voyage, être présente au mariage de plusieurs amis, et puis peut-être prendre du recul pour m'aider à décider de la suite des aventures. À la fin de l'été, je m'envole pour l'Alaska retrouver Matt. Un mois plus tard, on se marie. Soyons fous ! Je ne crois pas au hasard et je sens que mon chemin est désormais lié à celui de Matt. La décision est rapide, car je ne veux pas risquer de me faire rapatrier en France en cas de refus de renouvellement de visa tourisme (le troisième en un an). Alors on se lance.

C'est un mariage à l'alaskane : nous sommes fin octobre, par une belle matinée ensoleillée. Il fait -15 °C, un froid sec sans neige, et nous partons à pied en forêt pour nous marier devant la Copper River. Près d'une heure de marche pour atteindre une vue imprenable en surplomb sur la vallée, devant la chaîne de Wrangell. Le délai est évidemment trop court pour inviter nos familles respectives. Seules les deux sœurs de Matt sont présentes avec leur conjoint. Kate, l'une des sœurs, nous marie, ce qui est légal par ici faute de mairie. Un mariage dans la nature, sans clairon ni fanfare. Simple et vrai comme on aime.

Les années 2010-2012 marquent mes vraies années de découverte de l'Alaska et de la communauté de Kenny Lake. On parle

Une vue imprenable
en surplomb
sur la vallée,
devant la chaîne
de Wrangell.



Quelle que soit
la température,
nous sortons couper
notre bois, à pied
ou à traîneau avec
l'aide des chiens,
ou faire une marche
en raquettes.



de communauté, car ce n'est pas à proprement parler un village (il n'existe pas sur les cartes et aucun panneau de signalisation ne le mentionne). Environ deux cents habitants vivent dans ce lieu-dit à l'année, répartis sur une zone de plus de 30 km de long, réputée pour ses terres agricoles. Je découvre un groupe de gens peu ordinaires. Beaucoup sont des expatriés ayant tout laissé derrière eux pour tenter l'aventure du Grand Nord, commençant comme Matt avec le minimum de confort, bâtissant de leurs propres mains leur maison et avec une farouche volonté de vivre leur idéal de vie. Ils viennent des quatre coins des États-

Unis, mais se considèrent Alaskans avant tout. Tous ont un goût immodéré pour la nature et beaucoup sont des chasseurs et pêcheurs accomplis. Bon nombre cultivent leur propre jardin, et font preuve d'une générosité sans égale lorsqu'il s'agit de donner un coup de main, donner de leur temps pour telle association ou événement, offrir une partie de leur récolte... La nouvelle génération née sur place me fait penser à de jeunes Vikings, jouant au hockey sur glace en extérieur par -20 °C, comme si de rien n'était, ou à se baigner l'été dans l'eau des rivières et des lacs frisant les 4 °C.

Je me sens
toujours en voyage,
pas vraiment
installée...

Comme tout est encore nouveau, je me sens toujours en voyage, pas vraiment installée, d'autant plus qu'il y a tant à faire pour aménager le chalet tandis que je ne suis venue qu'avec un sac à dos. Matt vient de reprendre le journal local, le *Copper River Record*, hebdomadaire couvrant l'actualité de la région, grande comme plus de deux fois la Normandie, pour une population d'environ 3 000 habitants. J'aide dans toutes les différentes tâches de mise en page, relecture et publicité. Nous travaillons à domicile, grâce à l'Internet par satellite. La technologie au milieu de nulle part a du bon. Le job parfait pour qui rêve d'être son propre maître. Une vie à notre rythme, allant de pair avec celui des saisons. Pas d'impératif de temps si ce n'est la *deadline* hebdomadaire pour l'imprimeur. Nous apprenons vite à travailler efficacement de sorte à passer le moins de temps possible derrière l'ordinateur et à profiter un maximum pour jardiner, pêcher, bricoler, marcher, rêver. Je perds le compte des jours et des mois. Déconnectés de la télévision, des journaux et des nouvelles du monde qui pompent l'énergie et minent le moral; coupés de la société de consommation, nous vivons autrement mieux, sans stress, sereins et en bonne santé. Proches de nous-mêmes et de la nature, avec du temps pour découvrir, échanger, être.

Le contraste entre les saisons est saisissant et on ne s'habitue jamais tout à fait au retour des beaux jours. Il n'y a pour ainsi dire que deux saisons: l'hiver et l'été. L'hiver est marqué par l'apparition des aurores boréales. Spectacle de jeux de lumière toujours hypnotisant et féerique. Comme il n'y a aucune grande



Beaucoup sont des expatriés ayant tout laissé derrière eux pour tenter l'aventure du Grand Nord.



L'hiver, chaque famille vit bien tapie dans son cocon.

On vit au ralenti,
un peu comme des
ours, sans totalement
« hiberner »...

ville à moins de 350 km, les nuits sans lune sont sans pareilles, constellées d'étoiles par myriades. Les sorties en traîneau marquent le quotidien, avec parfois quelques randonnées nocturnes par ciel de pleine lune. Quelle que soit la température, nous sortons couper notre bois, à pied ou à traîneau avec l'aide des chiens, ou faire une marche en raquettes. L'hiver, chaque famille vit bien tapie dans son cocon. On vit au ralenti, un peu comme des ours, sans totalement « hiberner ». On se fait de bons petits plats, on lit beaucoup, on regarde des bons films, on fait la grasse matinée sans remords. Les journées sont très courtes, le soleil ne dépassant les sommets de la chaîne de Chugach, au sud-est, que pour trois heures à peine. Nous sommes le plus souvent dans le noir et les mois de décembre-janvier peuvent devenir oppressants. Il faut garder le moral en sachant trouver des distractions. La sortie hebdomadaire au club tricot de Kenny Lake devient « l'événement », ne serait-ce que pour avoir la joie de voir d'autres visages ! Au cœur de l'hiver, il peut se passer des journées sans voir personne, lorsqu'une vague de froid à -40°C s'abat pour plusieurs jours voire plusieurs semaines. On ne sort alors en voiture que par extrême nécessité. Tout devient plus compliqué : démarrer le générateur, la voiture, chercher de l'eau au puits communautaire, etc.

L'été bien que court (environ deux mois et demi) fait de l'Alaska un vrai paradis terrestre. Enfin, s'il n'y avait les moustiques... qui peuvent franchement rendre fou ! La forêt devient un *no man's land* pour quelques semaines, le temps que les moustiques aient bu leur quota de sang. Tout le monde ici devient de vraies fourmis laborieuses. C'est une saison de labeur au rythme frénétique, car on souhaite tous accomplir beaucoup en un minimum de temps. Le travail au jardin occupe nos journées, ainsi que l'entretien des animaux (poules, cochon, lapins, chiens). Une vie comme à la ferme, sans un instant pour s'ennuyer, car on bricole aussi sur un tas de projets d'aménagement ou de restauration, comme le voilier baptisé Juma. Un projet qui demande une motivation à toute épreuve, car réparer un bateau au milieu des bois sans électricité n'a rien d'évident. Chaque étape est un défi à relever

et une mise à l'épreuve de ma ténacité. Je garde espoir chaque été de pouvoir le mettre à l'eau. En juillet, lorsque les saumons remontent la Copper River, nous partons pêcher à pied. Une expédition qui nous prend la journée. Une partie du trajet se fait sans chemin, en suivant les pistes des ours, jamais très loin. Les beaux jours sont courts, mais l'hiver est toujours bien accueilli, tout le monde étant content de pouvoir enfin se reposer. Les efforts de l'été sont récompensés lorsqu'au terme de notre court automne, nous admirons notre cellier rempli de légumes pour l'hiver, ainsi que les piles de bocaux de légumes, confitures, saumon fumé, champignons et herbes séchées...

Je donne une fois par semaine des cours de français à un groupe de lycéens de Kenny Lake, fais du bénévolat à la bibliothèque municipale, vends nos légumes sur Valdez une fois par semaine en été. Nous faisons également partie avec Matt des ambulanciers volontaires de Kenny Lake. Il n'y a pas de médecin à moins d'une heure de route et sur un appel d'urgence, c'est à nous qu'incombe la lourde tâche de maintenir en vie le patient jusqu'à l'arrivée à la clinique de Glennallen. Chaque intervention nous fait réaliser comme nous sommes loin de tout et comme il importe de se garder en bonne santé. Comme il n'y a pas de gouvernement local, tout est basé ici sur le volontariat, si ce n'est quelques institutions comme l'éducation. Rien ne pourrait se faire sans le bénévolat et la générosité de cœur des habitants. Les conditions climatiques font que la communauté est très soudée. Le froid isole par certains aspects, mais resserre également les liens humains.

Comme
il n'y a pas de
gouvernement local,
tout est basé ici
sur le volontariat...

Nous passons en deux années d'un confort spartiate à un confort minimal, faisant tout de nos mains. Comme nous sommes loin de la ville pour les matériaux et que l'hiver dure plus de six mois, les progrès sont lents. Nous ne sommes toujours pas reliés au réseau électrique, trop onéreux à faire venir jusque chez nous. Grâce au générateur et aux panneaux solaires, nous avons juste le nécessaire pour charger nos batteries, assurant ainsi l'éclairage et l'eau au robinet. Pour l'eau, comme pour la plupart des habitants de Kenny Lake, nous allons au puits communautaire, à dix minutes en voiture de chez nous. L'eau

Une vie comme à la ferme, sans un instant pour s'ennuyer !



L'été bien que court fait de l'Alaska un vrai paradis terrestre.



est en abondance, mais la nappe phréatique est très profonde et le coût d'un puits prohibitif. Nous devons donc remplir une citerne de 1000 litres placée à l'arrière du pick-up avant de transférer l'eau dans une citerne à l'intérieur de la maison. Tout un processus surtout par des températures extrêmes, mais l'eau est incroyablement pure, sans ajout de chlore. Comme pour l'électricité, l'eau a beaucoup de valeur et nous l'utilisons avec parcimonie. La douche et la lessive s'effectuent au « mercantile » du coin, ouvert sept jours sur sept, petite station essence à la fois



La Copper River.

épicerie, hôtel et laverie. Nous cuisons nos aliments au gaz et ceux allant au four dehors dans un four à bois. À ma demande, Matt a fini par installer la douche et le robinet d'eau chaude à la cuisine pour l'arrivée de notre premier enfant, Timothy, début novembre 2012. Nous découvrons la vie à trois, tranquillement, au chaud dans notre cocon au fond des bois.

2013 est une année de projets : nous rachetons un bout de terrain avec un petit chalet situé juste à côté de chez nous. L'idée serait un jour d'ouvrir une petite chambre d'hôtes. Nous décidons également d'acheter un grand voilier pour voyager loin !

Aucune
clé sur la porte,
on peut donc partir
quand on veut...

Slow Dancer, basé en Californie pour l'instant. Comme tout ce que l'on entreprend, c'est sur un coup de cœur, du jour au lendemain. On casse notre tirelire sans arrière-pensée. Matt a envie d'apprendre la voile, et il souhaite se faire la main avant de naviguer pour de bon. Pour moi c'est un rêve qui se réalise même si l'on ne prévoit pas encore de voyages lointains. Toutes les routes sont possibles. L'avantage d'habiter ici, c'est que nous n'avons aucune attache en Alaska. Seul État du pays sans impôt foncier, il n'y a pas non plus de taxes locales, faute de mairie. Notre seule facture est celle du téléphone. Aucune clé sur la porte, nous ne possédons rien de valeur. On peut donc partir quand on veut. Sauf que nous ne pouvons pas abandonner nos chiens !

Étrangement, ce n'est qu'à la fin de l'année 2013 que je réalise que j'habite vraiment en Alaska. Je suis devenue une expatriée. Je n'avais jamais pensé à ça auparavant. Mes parents viennent nous rendre visite pour la première fois et je réalise comme la France est loin et qu'ils ne peuvent pas voir grandir Timothy. Ça me fait un choc. La maison de Matt est devenue ma maison, mon chez-moi. J'ai trouvé en Alaska avec Matt un idéal de vie, une liberté d'être. Est-ce la fin du voyage ?

Je ne me suis jamais imaginée vivre ici éternellement. C'est une étape. J'aime l'idée de pied-à-terre tout en pouvant bouger quand je veux. L'Alaska est tellement extrême, sans demi-mesure. Ici nous sommes libres de vivre comme on l'entend, mais rien n'est facile. Rien n'arrive tout prêt sur une assiette, que ce soit l'eau

qui sort du robinet, la pizza au four (faite maison), ou encore le chauffage au bois qui nous permet de survivre. C'est une liberté qui a un prix, celui de nos efforts permanents. Cela rend plus fort moralement, car il faut sans cesse se surpasser, pousser ses limites. Tout prend de la valeur et du sens. On apprend à vivre avec l'essentiel. L'Alaska n'est pas fait pour tout le monde et j'admire ceux qui y ont vécu toute leur vie, été comme hiver.

J'ai souvent l'impression d'habiter sur une autre planète. Le temps s'y est un peu arrêté, à vivre loin du monde et de ses préoccupations. Comme un marin qui a passé des mois en mer et qui se demande si le reste du monde existe encore. Il nous arrive de passer plus de six mois sans retourner à la ville, sans voir de centre commercial, de circulation, de foule.

L'Alaska fait désormais partie de moi. Il m'a façonnée, endurcie. C'est un voyage qui s'est transformé en mode de vie, en état d'être. Mes maîtres mots sont devenus l'adaptabilité et la persévérance, en permanence, pour relever les défis du quotidien, pour survivre moralement aux rudesses de l'hiver.

C'est une chance formidable de pouvoir offrir un tel cadre de vie à un enfant. Je découvre qu'éduquer est un voyage en soi, une aventure au quotidien ! Il n'y a pas de garderie ou de grands-parents chez qui laisser le petit-fils pour quelques heures, le temps d'avancer dans un projet ou de faire quelque chose pour soi. C'est à la fois un privilège de pouvoir voir grandir son enfant au jour le jour sans avoir à l'envoyer ailleurs pour aller travailler, mais également une grande mission, à plein-temps.

Chaque retour en France est une bouffée d'énergie. Ma famille et mes amis me manquent et je ressens le besoin de rentrer au moins une fois par an pour renouer les liens. Ce retour me semble vital pour garder une attache avec mon identité, ma culture, mon passé. C'est l'occasion aussi de faire une cure de fromages, de pains au chocolat et de tous ces bons produits bien de chez nous, introuvables dans notre coin de forêt. Retrouver tout le confort moderne fait toujours un choc : comme tirer la chasse d'eau (qui me semble un beau gâchis d'eau), le luxe de mettre ses couverts sales dans un lave-vaisselle ou de tourner un bouton pour démarrer le four ou le chauffage...

Ils viennent des quatre coins des États-Unis, mais se considèrent Alaskans avant tout.



C'est une chance formidable de pouvoir offrir un tel cadre de vie à un enfant...



De fait, retourner en France est devenu LE voyage, car c'est là-bas que tout semble différent désormais. France rime avec vacances, car on a le plaisir de réaliser à chaque visite un véritable tour de France des amis et de la famille.

Judith Lorenz, titulaire d'un master de tourisme durable, vit désormais avec sa famille en Alaska.



l'autre voie

www.croiseedesroutes.com

